

Le pire des mondes

Retour à l'âge des ténèbres de Jane Jacobs, traduit de l'anglais par Lori Saint-Martin et Paul Gagné, Boréal, 236 p.

L'ABC de la simplicité volontaire, de Dominique Boisvert. Préface de Serge Mongeau, Écosociété, 158 p.

Caroline Désy

Numéro 205, novembre–décembre 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18212ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Désy, C. (2005). Le pire des mondes / *Retour à l'âge des ténèbres* de Jane Jacobs, traduit de l'anglais par Lori Saint-Martin et Paul Gagné, Boréal, 236 p. / *L'ABC de la simplicité volontaire*, de Dominique Boisvert. Préface de Serge Mongeau, Écosociété, 158 p. *Spirale*, (205), 59–60.

LE PIRE DES MONDES

RETOUR À L'ÂGE DES TÉNÈBRES de Jane Jacobs

Traduit de l'anglais par Lori Saint-Martin et Paul Gagné, Boréal, 236 p.

L'ABC DE LA SIMPLICITÉ VOLONTAIRE de Dominique Boisvert

Préface de Serge Mongeau, Écosociété, 158 p.

NOTRE culture serait-elle en train de s'effondrer? Dans la modélisation du monde propre à l'ésotérisme zodiacal, nous serions dans une période de transition vers l'ère du Verseau qui devrait être celle d'un plus grand partage, et porteuse d'un message global de paix et d'amour. Selon certains maîtres spirituels tibétains, tout semble indiquer que notre époque en est une de remise en question pour l'humanité : ou bien nous franchissons cette épreuve et nous accédons à un nouveau palier de l'évolution, ou bien les survivants de l'hécatombe devront recommencer à partir du point où l'humanité sera retombée. Les experts nous disent que nous vivons des transformations historiques de nos systèmes économiques et politiques (par exemple, en économie, Robert B. Reich), ou que le modèle européen de développement est en voie de disparition (par exemple, en sociologie, Alain Touraine). Ce qui apparaît pour les uns comme une crise de civilisation pourrait toutefois être pour d'autres un motif pour changer de mode de vie.

Les futurologues, ne désirant point se tromper, annonceront que les civilisations sont mortelles. Adoptant une posture plus scientifique, Jane Jacobs, dans *Retour à l'âge des ténèbres*, prédit la fin de la culture nord-américaine. Selon l'économiste, « *des signes avant-coureurs laissent croire que nous fonçons tout droit vers un nouvel âge des ténèbres* ». « *Durant un âge des ténèbres, l'amnésie collective des survivants s'approfondit et devient permanente* ». On oublie les anciennes façons de faire et de dire, on oublie le mode de vie antérieur, comme s'il n'avait jamais existé. L'Oubli, à ce titre, serait le cinquième cavalier de l'Apocalypse.

Comment des sociétés deviennent-elles « perdantes »? Dans l'histoire humaine, ce sont celles qui ont dû faire face « *à des bouleversements de leur situation si radicaux que leurs institutions, incapables de s'adapter, deviennent caduques et sont mises au rancart* ». Ces bouleversements, qui peuvent provenir de l'intérieur d'une culture ou être imposés de l'extérieur, provoquent « *l'effondrement d'une institution culturelle structurante* » qui à son tour en affaiblit d'autres, qui risquent alors de flancher. Dans son désir de sauver une culture dont les forces stabilisatrices sont affaiblies, Jacobs définit cinq piliers dont dépend la stabilité de la culture

nord-américaine et elle analyse ce qui constitue à ses yeux des signes avant-coureurs de leur effondrement. La métaphore de l'édifice qui s'écroule en raison de sa structure pourrie, sans être directement invoquée par Jacobs, reflète bien son propos. Ainsi, la collectivité et la famille; l'enseignement supérieur; les applications de la science et de la technologie; les impôts et les pouvoirs gouvernementaux; et l'autoréglementation des professions libérales seraient les cinq piliers essentiels à notre culture qui connaîtraient un déclin insidieux. Pour Jacobs, ces éléments n'ont de sens que s'ils sont envisagés dans leur totalité et elle n'est pas très optimiste quant à la possibilité de corriger « *la spirale vicieuse* » qui nous mène vers l'effondrement de la culture.

Vacillements

Les familles nord-américaines sont désemparées, soutient Jacobs, on en attend beaucoup trop d'elles alors qu'elles en arrachent et qu'il leur manque une collectivité pour les soutenir. Nous vivons dans des communautés détériorées et morcelées, entre autres parce que nos sociétés laissent de larges segments de la population dans la détresse, souffrant des effets destructeurs de l'absence de logement décent, de la faim, de l'aliénation, de la discrimination, de l'alcoolisme, de la toxicomanie et de la violence. Le retrait des fonds publics des dernières années n'a fait qu'accentuer les problèmes, d'où la nécessité actuelle de « *lutte à la pauvreté* ».

Comme s'ils n'avaient pas assez de dépenses, certains parents envoient leurs enfants à l'université, croyant leur offrir une formation. Ils découvriront que l'enseignement supérieur se préoccupe davantage de délivrer des titres de compétence que d'enseigner, expose Jacobs. L'université, en d'autres mots, n'est plus un lieu de transmission de la culture. Alors même que le financement public des universités diminuait au Canada, l'enseignement universitaire devenait une industrie de croissance, mesurant sa performance au nombre d'étudiants diplômés. Faut-il se surprendre alors de l'abandon de la méthode scientifique dans plusieurs domaines? Jacobs dénonce « *l'attitude des experts, qui feignent de respecter la science alors qu'ils méprisent les démarches rigoureuses sur le plan scientifique* », de même que les abus commis au nom de la science

et récompensés par les entreprises et les programmes de subvention des gouvernements.

Décadence et défaillances

Où d'autres parleraient d'une crise de la représentation ou d'un modèle étatique à repenser, Jane Jacobs accuse la « *réinvention* » des gouvernements (lire : le néoconservatisme) d'être responsable de la « *décadence* » de nos sociétés. Elle dénonce vigoureusement les politiques publiques et particulièrement le « *credo moralisateur selon lequel tous les services publics devraient s'autofinancer* ». C'est ainsi que les écoles sont censées combler le manque de financement public en concluant des ententes de droits exclusifs avec des compagnies de boissons gazeuses ou qu'on songe à privatiser des prisons. Ces accords, appelés « *partenariats public-privé* » ou « *PPP* », sont soutenus par les néoconservateurs et prévoient habituellement des allègements fiscaux pour les entreprises. On peut ajouter à cela les déficiences constitutionnelles proprement canadiennes qui bloquent les initiatives locales. Quant à ce que Jacobs appelle « *la subversion de l'autocontrôle* », il s'agit des défaillances de la responsabilité des entreprises et des professions, dont l'exemple le mieux connu est la fraude comptable de la compagnie Enron en 2001, suivie par une épidémie de rapports comptables trompeurs et de faillites en 2002. À ceux qui n'ont pas su se montrer à la hauteur de leurs responsabilités éthiques et professionnelles, Jacobs répond ceci : « *Aux professionnels comme aux enfants, on doit apprendre à distinguer le bien du mal et leur expliquer pourquoi c'est important* ».

Certes, on peut adopter une posture morale. On peut aussi trouver des façons d'agir. Car un mode de vie en péril est sans doute un mode de vie à changer. Et ce n'est pas la nostalgie d'une collectivité idéale ou d'une université élitiste qui va nous aider à survivre comme culture. Ce que Jacobs appelle décadence, c'est simplement pour d'autres la transformation de la société. Question de vision. Enfin, ce mode de vie qui serait menacé vaut-il la peine d'être sauvé? Les générations « *post-boomers* », qui ont obtenu le droit de vote en pleine vague conservatrice (l'époque de Reagan, Thatcher et Mulroney), ne ressentent pas le déclin annoncé de la société. Elles vivent à plein régime la société de consommation.

Alterconsommer

Bien qu'on puisse douter qu'elle soit menacée de disparition, la société de consommation montrerait des signes de décadence : « *Nos modes de vie et nos économies*, écrit Dominique Boisvert dans *L'ABC de la simplicité volontaire*, sont basés sur la consommation démesurée d'énergie, sur la fabrication massive de biens plus ou moins nécessaires et rapidement obsolètes, sur une exploitation des ressources et des échanges internationaux reposant sur des règles fortement injustes et sur une croissance illusoirement illimitée ». Et il nous reviendrait de renverser la vapeur, d'alléger nos vies de tout ce qui les encombre et de « *vivre mieux avec moins* ».

Historiquement, la société de consommation s'est plutôt bien adaptée aux changements et elle a su rebondir à partir des critiques qui lui ont été adressées. La nouvelle tendance à laquelle elle devra répondre : l'alterconsommation. Aussi appelée consommation responsable, il s'agit de consommation avec une dimension éthique, ce qui implique un acte de réflexion, une conscience (globale) des impacts de nos choix de consommateurs comme, par exemple, dans le commerce équitable. La désillusion est grande face à la consommation et à ses promesses non tenues. On a peut-être trop longtemps confondu l'accession au confort et le sens de la destinée humaine. Depuis *No Logo* (N. Klein), depuis les crises de sécurité alimentaire des dernières années, OGM, vache folle, grippe aviaire, « *Frankenbouffe* », le consommateur a non seulement ressenti le besoin d'être rassuré (particulièrement dans l'alimentation), mais aussi celui d'agir, de devenir un consomm- « acteur ». Dans les ACEF (associations coopératives d'économie familiale) et organismes de défenses des droits des consommateurs, on voit tous les jours les conséquences négatives de la consommation, comme l'endettement, les faillites, l'appauvrissement : le thème de « *consommer simplement* » devient attirant et l'on tente de réfléchir sur les différentes dimensions de cette question, comme le sens et la place de la consommation dans nos vies; les solutions individuelles et collectives pour consommer plus simplement; la répartition planétaire des richesses et les impacts de la surconsommation. C'est dans ce contexte qu'apparaît le courant de la simplicité volontaire (SV). Il s'agit d'un ensemble d'expérimentations alternatives basées sur le dépouillement et visant à changer les pratiques de consommation individuelles et collectives.

Il en faut peu pour être heureux

Pour ses tenants, la simplicité volontaire est un véritable mode de vie répondant à plusieurs problèmes : « *rythme effréné de la vie, endettement et surconsommation, maladies de civilisation comme le cancer, la dépression ou le burnout, problèmes environnementaux, inégalités croissantes entre riches et pauvres ici et ailleurs, perte des repères et*

quête de sens, etc. » Tel François d'Assise interpellant les orientations de la société marchande du XIII^e siècle, la SV interpelle les orientations de la société de consommation du XXI^e siècle. Toutefois, il n'est pas facile de déterminer s'il s'agit d'un courant politique ou spirituel, d'un mouvement ou d'une gnose. D'où le problème. À première vue, la prescription est toute simple : réduire sa consommation et être plus heureux. Comme dans la chanson de Baloo dans *Le livre de la jungle* : « *Et tu verras qu'tout est résolu/ Lorsque l'on se passe/ Des choses superflues./ Alors tu n't'en fais plus.* »

Un système qui ne présente que des vertus est éminemment suspect. Celui-ci a des allures de credo (comme le vœu de pauvreté), il vise une orthodoxie impossible à atteindre (surtout en ville) et la présentation caricaturale de nos habitudes de consommation ne laisse place qu'à bien peu de nuances. La simplicité volontaire, tout compte fait, est une utopie et Boisvert l'avoue dans son ouvrage : « *L'utopie a toujours été un ressort précieux pour l'humanité et la SV est une utopie merveilleuse et nécessaire.* » « *Le dépouillement, les communistes nous avaient habitués à ça* », me dit un ami roumain. C'est vrai, il y en a pour qui la

est devenu un geste culturel. Mais la société de consommation n'est que la forme mercantile de la démocratie et elle provoque beaucoup d'inégalité et d'exclusion. Et nous, comme acteurs sociaux, ne sommes pas que des consommateurs, mais aussi des citoyens. Une fois la catastrophe annoncée, on peut être tenté de la combattre par des moyens à la portée de chacun, comme la consommation responsable ou d'autres formes de résistance contre-culturelle. Mais on peut s'interroger sur les réelles capacités des actions individuelles à changer le monde si elles ne sont pas combinées à des outils collectifs. Un jour ou l'autre, ça prendra du courage et de la détermination politique, phénomènes assez rares, pour que véritablement nous puissions aspirer à l'égalité des chances. Car nous avons sans doute perdu de vue que les politiques publiques visaient à réduire les inégalités sociales. De même que nous avons perdu de vue ce que serait le bien commun. La catastrophe, c'est d'avoir oublié l'objectif de mieux vivre ensemble. Nous vivons une ère de « *production sociale de la résignation* », un phénomène dont on parle peu, mais qui présente un réel



Nuit américaine, Isabelle Hayeur, Diptyque, 185 × 124 cm, 2004.

parcimonie n'est pas un effet de style. La SV est une philosophie destinée aux classes moyennes des pays occidentaux qui ont les moyens de faire ces choix pour se donner bonne conscience : les pauvres, eux, vivent la simplicité involontaire, ils n'ont pas les mêmes choix de consommation.

Carence de démocratie

Dans les sociétés occidentales, l'économie repose sur la consommation, et consommer

danger pour la démocratie. Le désengagement des gens, puisqu'il s'agit de cela, s'expliquerait par un manque de compréhension, chez les dominés, des mécanismes en jeu (par exemple, les processus de mondialisation) et une perte de confiance dans l'action politique. Vingt ans après *Le désenchantement du monde*, de Marcel Gauchet, place au désenchantement démocratique.

Caroline Désy